

Communication, sciences, société ?

Le récent sondage Ipsos réalisé en juin dernier pour *Le Monde* et *La Recherche* semble montrer que les Français font plutôt confiance à la science et à la technologie, particulièrement dans le domaine de la santé, la prévision des catastrophes et l'accès à la nourriture et à l'eau. Globalement, une majorité pense que la science et la technologie produisent plus d'avantages que de dommages. Par contre, les Français montrent des doutes par rapport aux experts et ne font plus confiance aux scientifiques pour dire la vérité sur les résultats et les conséquences de leurs travaux. Paradoxalement, une quasi unanimité fait confiance à la communauté scientifique pour expliquer les enjeux de la recherche et les débats qu'ils peuvent susciter. Sur ce point, et c'est réjouissant, le CNRS est quasi plébiscité.

Ce sondage m'incite plutôt à l'optimisme car il va un peu à l'encontre des apôtres de la décroissance et des idées souvent répandues sur les dangers du progrès ; il témoigne d'un certain bon sens populaire, pas vraiment nostalgique du temps « des lampes à huile et de la marine à voiles ». Il doit cependant nous faire réfléchir sur l'image du scientifique « expert », alors que l'image du « savant » caracolait en tête dans les années 60, et dont le degré de confiance a considérablement baissé en cinquante ans.

Plusieurs constatations sur le monde de la communication et son évolution peuvent nous y aider : la priorité au sensationnel par rapport aux faits, la starisation individuelle à la recherche de célébrité, la multiplication des moyens de communication rapides et mondialisés :

• **Le sensationnel** : les médias ont des contingences économiques et financières qui commandent leur survie. Les journaux, radios, télévisions recherchent le maximum de lecteurs, d'auditeurs et de téléspectateurs. Avec Fukushima, les galipettes new-yorkaises et le maillot jaune de Thomas Voeckler, jamais les chiffres n'ont été aussi bons qu'au 2^e trimestre 2011, d'où les titres accrocheurs ! On voit mal annoncer en page une que des milliers de trains SNCF ont mené à destination leurs usagers, alors qu'un TGV en panne pendant 10 h avec 300 voyageurs fera au moins la page deux ! Pour les sciences, difficile de trouver un élément sensationnel. On se rappelle que même l'annonce du prix Nobel de Pierre-Gilles de Gennes fut coupée par un match de football de la ligue des champions... Je rêve

cependant de titres comme « Une molécule qui a sauvé des millions d'humains : l'hypochlorite de sodium », ou « Des centaines de milliers de morts en Afrique après l'interdiction du dichlorodiphényltrichlore éthane (DDT) ». Jamais sans doute ces titres ne verront le jour et pourtant, leur poids humanitaire n'est pas négligeable !

• **La starisation** : avec la généralisation du concept anglo-saxon « publish or perish », le classement de Shanghai et autres évaluations, la course aux citations, aux prix académiques, le mercato des universités américaines, britanniques et chinoises pour attirer les meilleurs « indice h », la starisation des scientifiques est devenue une réalité. Si elle ne déborde pas de la communauté scientifique malgré ses excès, c'est plutôt un moteur de plus ou moins saine concurrence bénéfique à l'avancée des connaissances. Mais lorsque des seconds couteaux préfèrent *L'Express* ou *Le Figaro* à *Angewandte Chemie* ou *Physics Letters*, cela n'augure rien de bon pour la réputation des scientifiques. On assiste alors à la « belpommisation » de l'information, aux annonces sensationnelles de biologistes sur des cancérogènes à partir de résultats sur une lignée de cellules sans protocole expérimental, refusées par *Lancet* mais dans *Ouest France*. D'où polémiques, réponses et contre-réponses dans les journaux et hebdomadaires généralistes qui jettent une ombre sur la crédibilité des experts et alimentent la crise de confiance citée dans le sondage.

• **L'évolution des supports de l'information** : au temps de « la toile », en une dizaine d'années, l'accès à l'information, plutôt l'excès d'informations, commence à tuer son propre objet. Les informations sur la chimie, la santé, l'environnement, l'énergie... explosent. À l'ère de Facebook et de YouTube, les fausses informations, les rumeurs ont une diffusion instantanée et mondiale. Des milliers de sites, consultés des milliards de fois, répandent des informations souvent non vérifiées ou non vérifiables. Même dans notre domaine scientifique, les « open » publications et la prise en main de la publication scientifique par quatre ou cinq groupes mondiaux d'édition ont complètement changé la donne, le mode, le rythme et l'accès aux résultats de la recherche qui ont subi une véritable révolution. Les moteurs de « data mining », d'alerte, de veille, à partir de mots-clés et d'arborescences remplacent la recherche bibliographique « à la

main », en laissant autant de « trous » mais en donnant bonne conscience informatique.

Cet excès d'informations, la difficulté d'en trouver de valables pour les non-spécialistes, engendrent un repli sur soi, parfois un rejet des concepts qu'on ne comprend pas et de la science, où la balance entre avantages et risques penche vers ces derniers, encouragée par les médias. Les psychologues pensent que ces orientations sont réellement voulues car elles répondent à un réel besoin de l'espèce humaine à se faire peur, pour l'inconscient collectif d'une société très avancée comme la nôtre, hyperprotégée. Puisque nous avons toujours un besoin irraisonné de peur, de craintes qui produisent la dose d'adrénaline nécessaire à notre cerveau pour ne pas sombrer dans la folie dépressive ! Cette peur, cette culture anxiogène engendrent-elles le rejet du progrès, du changement, de la technologie, des sciences ? Dans un très bon article paru dans *L'Actualité Chimique**, notre collègue Bernard Meunier soulignait que les sociétés modernes devenaient des sociétés de l'angoisse gérées par des minorités agissantes, les « marchands de peur », qui jouent de cette anxiété comme traumatisme du non-être ou de la peur de mourir.

Il faut y ajouter, dans une société européenne où la part des industries manufacturières ne cesse de diminuer et la population âgée d'augmenter, que l'aptitude aux changements et au développement perd des points. Les cas de NIMBY (« not in my back yard ») se multiplient : non à une cimenterie dans mon quartier, mais je continue ma construction ; non à l'extension du port au pétrole, mais je roule toujours à l'essence... Ce n'est pas uniquement européen puisque les États-Unis ont pris en juin la décision de ne plus subventionner la production d'éthanol américain, mais pas d'interdire d'en consommer. De l'éthanol, oui, mais ne venant pas de mes terres !

Ce sont bien sûr ces évolutions et ces changements de perception que nous devons prendre en compte dans nos conférences, dans nos animations, et l'Année internationale de la chimie nous en donne opportunément l'occasion.

Jean-Claude Bernier
Vice-président de la SCF,
le 26 juillet 2011

*Meunier B., Les produits chimiques : comment passer de l'anxiété à la raison ?, *L'Act. Chim.*, 2010, 342-343, p. 102.